

L'enseignement de l'espagnol à l'Université de Neuchâtel

Pour l'espagnol, nous n'avons fait qu'un genre d'expérience : automatismes grammaticaux, en complément à un cours pour débutants selon les méthodes traditionnelles. L'expérience a été tentée deux fois : tout d'abord, durant l'année 1963-64, avec des élèves de l'Ecole supérieure de Commerce (jeunes gens et jeunes filles de 17 ans environ, de langue maternelle française ou allemande, et étudiant l'espagnol comme langue facultative, en plus de l'allemand - ou du français - et de l'anglais); ensuite, pendant l'année universitaire 1964-65, avec des étudiants de diverses Facultés (étudiants de langue maternelle française, mais pour qui - sauf une exception - l'espagnol n'était pas non plus branche d'examen). Dans les deux cas, le cours se composait de deux heures de classe (grammaire - explications et "drill" -, vocabulaire, lecture, traduction) et d'une heure de laboratoire.

Cette expérience a été positive dans l'ensemble, et surtout instructive. C'était d'ailleurs là son but, avant tout : une

expérience devant nous permettre de tirer des conclusions pratiques et techniques, d'améliorer notre travail sous tous les aspects. Il serait trop long de résumer ici ces conclusions. Je dirai seulement qu'une introduction purement phonétique me semble nécessaire. Les premières difficultés que rencontrent les nouveaux étudiants en espagnol ne sont pas tant de type grammatical (les débuts de la grammaire sont relativement simples) que dues à l'apparition de sons totalement inconnus, qu'ils ne peuvent, au départ, ni reconnaître avec certitude, ni prononcer exactement.

Peut-être sera-t-il possible de commencer de cette façon (un mois d'exercices de phonétique exclusivement) cette année; mais la confection des bandes de phonétique pose des problèmes singulièrement plus ardues que celle des bandes d'automatismes grammaticaux: choix de la matière et sa présentation, type d'élocution, qualité technique des enregistrements, etc. D'autre part, il n'existe rien de ce genre dans le commerce, à ma connaissance. Les seuls travaux importants, dans ce domaine, ont été réalisés du point de vue de l'apprentissage de l'espagnol par des personnes de langue anglaise. Inutile de dire que les difficultés sont tout autres, que le problème doit être repris, et attaqué selon un angle absolument différent.

La question essentielle est celle de l'avenir. Quels sont les besoins immédiats, quels seront les besoins dans les dix prochaines années, quelles sont les possibilités pratiques, dans le canton de Neuchâtel et en Suisse romande? Je diviserai le problème en trois points: 1° : enseignement actuel de l'espagnol; 2° : possibilités nouvelles d'enseignement de l'espagnol; 3° : question des ouvriers espagnols et de leurs familles.

Enseignement actuel de l'espagnol

De nos écoles officielles, seules l'Université et les Ecoles supérieures de Commerce de la Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel offrent un enseignement régulier de l'espagnol. Pour les Ecoles de Commerce, l'idée de l'utilisation de moyens modernes d'enseignement semble s'être imposée, pour l'espagnol comme pour les autres langues. Certes, de l'idée aux réalisations il y a un long chemin à parcourir;

mais là n'est pas notre thème. Il faut signaler une difficulté assez grave. Pour beaucoup, et spécialement dans les Ecoles de Commerce, l'espagnol ne présente d'intérêt que comme moyen de communication écrite. Ce que bien des élèves désirent, c'est d'être à même de comprendre une lettre rédigée en espagnol, voire d'en écrire une eux-mêmes à l'occasion, ce qui est déjà moins important (l'habitude d'écrire dans la langue du pays d'origine s'impose assez généralement). Or, l'espagnol commercial est très loin de la langue parlée; la différence est probablement plus grande qu'en français. On comprendra que dans cette perspective la formation pratique, orientée vers le langage parlé, et qui est caractéristique des laboratoires et des moyens audio-visuels, est presque inutile - ou du moins qu'elle représente une dispersion excessive -. Il y a cependant, dans ces mêmes écoles, un public relativement important pour qui l'espagnol est avant tout une langue touristique. Dans ce cas, la formation de l'oreille et l'entraînement à la prononciation courante qu'apporte le laboratoire, conviennent à merveille.

L'emploi de méthodes modernes est d'autant plus justifié que, comme il a été signalé plus haut, l'espagnol est souvent "quatrième langue" (langue maternelle, plus français ou allemand, plus anglais ou éventuellement italien, puis enfin espagnol); cela signifie qu'on ne saurait attendre des élèves un gros effort, du moins en dehors des heures de cours. Donner beaucoup de devoirs à domicile et exiger qu'ils soient faits à fond, c'est faire fondre les effectifs en quelques mois. Il faut que l'apprentissage se fasse presque totalement à l'école; au maximum, l'élève fera à la maison de petites répétitions qui permettront de ne pas recommencer "à zéro" à chaque leçon. On peut, dans cette optique, envisager deux solutions. La meilleure, à mon avis, serait un cours global et intensif, pendant six mois environ. Au lieu de deux heures hebdomadaires pendant trois ans, deux heures quotidiennes pendant six mois ! Je crois que c'est la seule façon de permettre à nos adolescents, surchargés par ailleurs, de pénétrer dans une langue. D'une leçon à l'autre, les acquisitions peuvent se maintenir; on les renforce avant qu'elles n'aient pratiquement disparu, et on peut créer ainsi une assimilation progressive et construite. Malheureusement, cette solution bouleverse tant d'habitudes - habitudes de

pensée et habitudes pratiques - qu'il semble peu probable de la voir admettre où que ce soit pour le moment. Il faudra donc s'en tenir à l'autre solution, celle que nous avons dû accepter pour les expériences citées plus haut : deux heures de cours, illustrées d'une ou de deux heures en laboratoire. Si ces trois ou quatre heures sont judicieusement réparties dans la semaine, les résultats peuvent être à peu près satisfaisants. Mais je persiste à croire que la solution est boiteuse.

Possibilités nouvelles d'enseignement de l'espagnol

Rien n'empêche que l'espagnol soit enseigné dans d'autres écoles, à quelque niveau que ce soit. Un cours intensif (une heure par jour au minimum) aurait parfaitement sa place, par exemple, en dernière année de la section secondaire, dite pré-professionnelle, ou dans la section moderne. Un cours plus traditionnel, mais toujours fortement aidé du laboratoire (avec peut-être une orientation légèrement littéraire, mais sans trop insister sur ce point), serait parfaitement justifié au degré gymnasial, dans toutes les sections. Dans ce cas comme dans l'autre le recours aux moyens modernes d'enseignement, et au laboratoire de langues plus particulièrement, semble tout indiqué. Au degré pré-professionnel, à cause de l'orientation pratique non seulement de l'enseignement en général, mais aussi des intérêts des élèves, et surtout de leurs capacités, le recours à une construction grammaticale explicite rigoureuse - l'ensemble de la langue étant conçu comme un édifice logique de type grammatical - ne séduirait personne et n'apporterait guère de résultats. Au degré gymnasial, il s'agit au contraire de lutter contre un excès d'intellectualisation de la langue, en même temps que d'éviter une surcharge des cerveaux. Si l'"espagnol sans peine" est un mythe, il faut cependant pratiquer une certaine économie des capacités, et utiliser les facultés de compréhension et d'assimilation les moins sollicitées par ailleurs au Gymnase, c'est-à-dire précisément l'intuition et la formation des automatismes par voie spontanée.

Rapports avec les ouvriers espagnols et leurs familles

Je signalerai tout d'abord un aspect de ce problème qui, sans ressortir directement à notre préoccupation actuelle, n'y est pas moins étroitement lié. Le professeur d'espagnol est spécialisé dans les difficultés que les non-espagnols rencontrent dans l'apprentissage de la langue de Cervantès. Dans certains cas, la difficulté ne se présente que dans un sens (par exemple, au verbe français "être" correspondent deux verbes espagnols; l'Espagnol n'aura donc aucune difficulté à manier le français "être", tandis que les Français ont beaucoup de peine à saisir les nuances qui séparent "ser" de "estar"); mais elle est souvent réciproque. Dresser une liste des difficultés spécifiquement "espagnoles" qu'offre la langue française; en faire part aux instituteurs et aux professeurs ayant de jeunes Espagnols mêlés à leurs élèves de langue française; tirer de ces conclusions un cours de français élémentaire (et moyen, pourquoi pas ?) à l'usage des Espagnols, avec des exercices de laboratoire leur permettant d'assimiler les éléments de notre phonétique et les structures de base de notre langue : voilà un travail urgent, important, qui doit être entrepris. ...Je rectifie : qui doit être poursuivi et développé, puisqu'il a déjà été entrepris, dans le canton de Neuchâtel du moins, depuis une année. Mais l'entreprise est très vaste ...

Reste l'apprentissage de l'espagnol à ceux d'entre nous qui ont des contacts particulièrement fréquents avec des étrangers, surtout au moment de leur arrivée chez nous : employés de l'administration, contremaîtres, responsables syndicaux, instituteurs, pasteurs et curés, dames de réception des médecins et dentistes, personnel des hôpitaux ... et la liste pourrait s'allonger encore. Certes, nous désirons que les Espagnols venus s'établir chez nous apprennent le français dès que possible; peut-être même y a-t-il un certain danger (encouragement à la paresse) à ce que nous apprenions nous-mêmes leur langue. Mais les premiers contacts avec notre pays ne sont pas faciles pour eux, et nous devons en être conscients. Ils quittent un pays "chaud", tant par son climat que par son atmosphère humaine, et il arrivent dans un pays "froid", à tous points de

vue, glacé parfois. Il est très important pour eux, déracinés, exilés, de pouvoir se faire comprendre de ceux avec qui ils ont affaire. Je me souviens d'un jeune Espagnol, dans une de nos grandes gares, cherchant vainement quelqu'un pouvant lui expliquer comment il devait faire pour se rendre dans un petit village près de Zürich. Pour tous ceux d'entre nous qui sont appelés, professionnellement, à entrer en contact avec des étrangers, surtout au moment de leur arrivée en Suisse (policiers, douaniers, contrôleurs, fonctionnaires ...) c'est une nécessité de savoir dire ce qu'ils ont à dire à ces gens dans leur propre langue. Je dirai que c'est une obligation professionnelle. Pour les autres, qui peuvent être le passant compréhensif et secourable, capable de soulager d'un immense poids la petite paysanne d'Andalousie débarquant sur le quai d'une de nos gares, c'est un devoir humain de se préparer à lui donner le renseignement dont elle a besoin dans sa langue. Et ce ne sera pas seulement un renseignement, ce sera un petit morceau de terre ferme dans l'océan de son angoisse d'exilée.

Comment donner à tous, fonctionnaires et passants charitables, ce bagage minimum d'espagnol ? C'est probablement par les laboratoires de langues que cela sera, un jour, possible. Mais il y faudra la collaboration de tous, et une conscience plus aiguë de l'importance et de l'urgence du problème.

* * *

Qu'il s'agisse de l'enseignement officiel ou d'un enseignement généralisé, un petit pas a été fait. Je ne voudrais pas en minimiser l'importance. Mais le chemin qu'il reste à parcourir est immense, et exige des moyens beaucoup plus importants. Saurons-nous être à la hauteur de notre temps ?

13, Fbg de l'Hôpital
2000 Neuchâtel

Jean-Paul Borel